

## **Le langage de l'anti-antisémitisme : névrose verbeuse et haine de la littérature**

L'anti-antisémitisme est une mode tenace datant maintenant d'une bonne trentaine d'années, et qui présente la particularité de dépasser les idéologies et les pensées politiques classiques. Certes, si l'anti-antisémite contemporain voit l'antisémitisme surtout à gauche, c'est parce qu'il est souvent de droite ; mais il peut également être de gauche, de celle qui combat la gauche dont se réclame le prétendu antisémite en question. L'anti-antisémite militant ou universitaire (c'est pareil) s'est longtemps demandé s'il était nécessaire de connaître en quoi résidait la spécificité juive (si tant est qu'elle existe à ses yeux) afin de bien circonscrire les modalités de pensée de l'antisémite. Pour ma part, je pense qu'il est entièrement inutile de connaître le monde de l'antisémitisme pour évaluer l'anti-antisémite à sa juste valeur. Le juif est distinct du reste de l'humanité car il a été le premier à traduire le monothéisme en pratiques vivantes ; l'antisémite se distingue du raciste car en haïssant le juif, il hait en vérité bien autre chose que le juif : il exècre tout ce qui est invisible à ses propres yeux. L'anti-antisémite, lui, va beaucoup plus loin que l'antisémite dans la détestation de l'indicible et de l'insaisissable : pour lui, le fait de ne pas être juif et sioniste, par exemple, (ou d'être contre-révolutionnaire, chrétien, musulman, athée, ou même d'inventer des néologismes, comme nous le verrons avec Michaël Prazan) revient de fait à être antisémite, quelles que soient par ailleurs les caractéristiques raciales, mentales ou morales de l'intéressé. Cette attitude ne revient donc plus à dénicher des aspects haïssables a priori invisibles dans l'individu qu'il s'agit de contrer, mais à extraire de sa visibilité la plus immédiate une myriade d'éléments impalpables, d'autant plus indéniables qu'ils seront rigoureusement démontrés selon le déterminisme social le plus direct. Si l'antisémite peut être facilement schizophrène, pensant retrouver en son ennemi la part la plus secrète de sa propre individualité, l'anti-antisémite, lui, est souvent névrosé : ses troubles nerveux et/ou psychiques apparaissent toujours en l'absence de toute lésion, mais il restera conscient puisqu'il y aura toujours adéquation entre son idée du monde et ce que son microscope lui permet d'en observer. Si l'anti-antisémite combat le réel, c'est d'une manière homothétique par rapport à celle de Don Quichotte : il attaque des fourmis en pensant que ce sont des guerriers en arme. Mais une fourmi grossie mille fois, cela fait suffisamment peur pour se permettre d'écrire aussitôt une Encyclopédie de la Haine en étant persuadé d'avoir affronté la Bête aux dix cornes.

Il se publie au moins une fois par semaine un livre bilan sur le « nouvel antisémitisme ». C'est un thème qui fait vivre des centaines de chercheurs, sociologues, journalistes, psychanalystes, historiens et critiques littéraires de par le monde. *La tentation antisémite* de Wieworka (mars 2006) convoque la Fondation pour la mémoire de la Shoah et le ministère de la Jeunesse, de l'Éducation nationale et de la Recherche pour assigner à l'antisémitisme un rôle purement social, tandis que *La vocation antisémite* du jésuite Arnold Lagémi (mars 2005) considère cette passion comme une « valeur patrimoniale de l'Occident » trouvant son origine dans « le contentieux judéo-chrétien » / bien entendu, elle sera exacerbée par « la question palestinienne, une des plus fameuses supercherries du monde moderne ». Jean-Claude Milner enfonce le clou : si l'Europe moderne a mené à Auschwitz, c'est à cause de l'Europe et non de la modernité. Pendant ce temps, Gérald Laprie rédige un *Essai sur l'antisémitisme qui demeure* (mai 2006), Phylis Chesler se penche sur *Le nouvel antisémitisme* (octobre 2005), et un Guide Pratique (sic !) est publié en septembre 2005 sous le titre *Antisionisme, le nouvel antisémitisme ?*. Huber explicite sa méthode pour *Guérir de l'antisémitisme* (juin 2005), Guillaume Erner se propose de nous *Expliquer l'antisémitisme* (janvier 2005) et Jean-Pierre Faye sort le grand jeu pour analyser *La déraison antisémite et son langage* (juin 1999) / il a dû oublier la mise au point de Dominique de Roux dans

*L'Ouverture de la Chasse*, intitulée *Jean-Pierre Faye, un pion dans les polices parallèles* (« Sartre a montré que c'est l'antisémite qui crée le juif, à projeter sur lui ses propres contradictions. Je suis le juif de Jean-Pierre Faye »). La liste est fastidieuse ? J'en ai d'autres, et des beaucoup plus symptomatiques ! Dans *Narcissisme, christianisme et antisémitisme* (juin 1999), les psychanalystes Bela Grunberger et Pierre Dessuant proposent « de l'énigme de l'antisémitisme une interprétation novatrice en ce qu'elle appréhende, dans son opposition radicale avec le judaïsme, le christianisme comme religion narcissique par excellence : celle de l'homme fait Dieu ». Cette méthode phylogénétique leur permet de jeter évidemment, et une fois de plus, la pierre sur le christianisme, en tant que modèle fondateur de l'antisémitisme conceptuel et pragmatique. Cette antienne tient lieu de slogan mobilisateur pour la plupart des anti-antisémites professionnels. Cela peut paraître amusant de prime abord, puisqu'au sein d'un monde antique où la plupart des gens qui n'étaient pas juifs se méfiaient des Lévites pour la simple raison que ceux-ci risquaient de nuire à leur entité religio-sociale (c'est quand même le sujet principal du *Livre des Juges*), le christianisme survint en tant que seule et unique religion intrinsèquement philosémite ; et le résultat est qu'on l'accuse aujourd'hui d'avoir inventé l'antisémitisme ! Ramsès II appréciera de savoir que l'antijudaïsme est né avec le Christ, ça le dédouanera pour les siècles et les siècles ! Sur ce plan-là, l'anti-antisémitisme constitue aujourd'hui une des armes les plus redoutables contre la mystique chrétienne : l'affaire de *La Passion du Christ* de Mel Gibson nous l'a amplement démontrée. Il est bien évident que considérer ce film comme antisémite revient à dire que les Évangiles sont eux-mêmes antisémites, mais c'est justement ce dernier point que veulent démontrer les anti-antisémites ! C'est une épreuve assez pénible que de lire des textes de chrétiens judéolâtres, qui feignent d'ignorer la présence massive de juifs religieux anti-antisémites parmi la meute des opposants aux principales expressions contemporaines de la Parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ : pour eux, ce ne sont là qu'athées endurcis et gauchistes de salon... Leur penchant à voir du gauchisme partout à mesure que ce dernier mouvement s'auto-dissout dans une boboïsation généralisée, me fait penser aux militants antiracistes des années '80 qui combattaient un fascisme inexistant depuis une bonne cinquantaine d'années. En 2036, quand des journalistes juifs produiront un documentaire à grand spectacle pour démontrer l'imposture théologique et historique du Nouveau Testament, nos vaillants vigilants y décèleront encore l'influence de Mitterrand et de mai 68, si ce n'est de *L'Assiette au beurre*... La propension de ces mystiques de pacotille à l'aveuglement masochiste laisse pantois : ce n'est pas parce que le Christ a choisi de s'incarner dans le corps d'un juif, que la parole du moindre ressortissant de la race juive en devient aussitôt indiscutable jusqu'à la fin des temps, y compris celui qui niera l'existence même du Christ ! Cette aporie est déconcertante... La seule manière de la résoudre serait de considérer que le nihilisme juif est sacré (ce qui peut se discuter), mais cela ne semble pas être l'avis général des anti-antisémites qui ont eux-mêmes tendance à considérer tout juif « hors-normes » (athée, non sioniste, rabelaisien, ...) comme naturellement antisémite.

### **L'anti-antisémitisme universitaire : l'obsession du système**

Il existe un ouvrage publié en mars 2005, dont l'imbécillité haineuse, névrosée et verbeuse si particulière à l'anti-antisémitisme militant est portée à son comble. Il s'agit de *L'écriture génocidaire – L'antisémitisme en style et en discours, de l'affaire Dreyfus au 11 septembre 2001*, par Michaël Prazan. Ce dernier est un docteur ès lettres, également pigiste à *Marianne* et *Ça m'intéresse*. Son livre est issu d'une thèse présentée devant Éric Marty, célèbre judéolâtre radical de Paris VII connu pour son incompréhension abyssale de Bloy et Bernanos. Le monde est très simple pour l'alerte intellectuel Prazan, également spécialiste de Pierre Goldman et des complots antisémites japonais : il évoque l'idée « d'un antisémitisme

comme passager clandestin, comme relais presque invisible d'un imaginaire fondateur et d'une identité ». Les antisémites sont partout, puisqu'ils sont invisibles ! et surtout dans la littérature, où on peut les reconnaître très aisément à leur style basé sur l'hypotypose et le néologisme par composition. Si jamais il me prend à écrire un roman utilisant « un petit tableau réaliste par courte description », et dans lequel je formerai un nouveau mot en accolant deux termes un tantinet lyriques, Prazan aura reconnu en moi un écrivain antisémite / la loupe grossissante fonctionne à merveille dans les mains de ce technicien hors-pair. Qui fait partie de la charrette des condamnés, quelles sont les crapules accablées par le docteur ès-anti-antisémitisme ? Octave Mirbeau (« Mirbeau qui, à l'instar de Léon Bloy, effectuera un spectaculaire revirement idéologique » !!!!!!!), Shakespeare (Prazan dit qu'avec Shylock, « pour la première fois peut-être, l'antijudaïsme n'est pas un héritage induit du christianisme, mais le produit d'une figure littéraire »), Maupassant, Jules Verne, Émile Zola (défendre Dreyfus ne pèse pas bien lourd dans la balance de Prazan face à une hypotypose), Céline (« cette démarche qui tend à reproduire par l'écrit le rythme de l'oralité est ostensiblement un aspect idéologique, militant du style de Céline »), Guy Des Cars, Jean Genet, Fassbinder, Pasolini, Visconti, Godard et Anne-Marie Miéville, Jean-Edern Hallier, Marc-Edouard (sic) Nabe, José Saramago, Bürckel (avec son « abject "roman" intitulé *Pogrom* »), et pourquoi pas Kafka puisque Prazan écrit : « Le fantasme obsidional [...], autrement dit le sentiment d'être submergé par un flot d'individus hostiles et menaçants, d'assassins potentiels, est à l'évidence un invariant du discours politique de l'extrême droite, et ce depuis la Belle Époque »...

Concernant Zola ou Maupassant, la technique est simple : il suffit de choisir un ou deux mauvais livres (et il faut bien avouer que le choix est vaste avec ces deux écrivains), et de sélectionner parmi le nombre de personnages archétypaux qui les remplissent (forcément nombreux dans un piètre roman) celui qui symbolise le juif. L'ouvrier est également schématique, ainsi que l'Anglais ou le brigand ? Peu importe, puisque c'est le juif qui compte : la preuve est désormais faite : c'est non seulement l'auteur qui est désormais catalogué comme antisémite, mais également son milieu et son époque, puisque « le style [...] est le révélateur d'une identité, non plus singulière mais collective ». Il suffit par exemple d'une tirade contre « l'or mercenaire » dans *L'Argent*, pour que Prazan y décèle aussitôt une « diatribe antisémite » (cela révèle par ailleurs un rapport malsain et inconscient qu'il entretient entre le juif et la bourse : il existe aussi des juifs pauvres, cher Michaël... ce dont Zola était d'ailleurs certainement persuadé).

Ce livre est pétri d'idiotie malsaine, d'inculture littéraire crasse et d'anti-christianisme primaire. Lorsque Léon Daudet s'attaque « [à] un style terriblement répandu, autant que la mauvaise herbe et qui encombre la littérature française [...] : un style convenu, le style fleuri, le style poncif, et, pour tout dire, le style académique », et quand il lui préfère le « style grec », soit celui fait de ruptures syntaxiques basées sur l'oralité, c'est qu'il est antisémite. Prazan réussit le tour de force à faire passer l'amour de Daudet envers l'écriture cahotante et haletante, en perpétuelle mouvance *in progress*, pour un désir acharné de tradition française, c'est-à-dire bien entendu antisémite jusqu'à la gueule ! Cela lui permet d'annoncer le cas Céline, Prazan plaçant en annexe cette phrase d'une infamie rarement atteinte chez un anti-antisémite professionnel : « Daudet anticipe le Vél'd'Hiv' ; Céline, c'est le Vél'd'Hiv' ».

L'idée fixe de Prazan est que le militantisme antisémite célinien était déjà présent dans *Voyage au bout de la nuit* / c'est peut-être véridique, mais sa démonstration à coups de marteau ne peut qu'enrager tout amoureux de la littérature. Il lui faut à tout prix persuader son lecteur que « l'antisémitisme [de Céline] est nécessairement – même embryonnaire, travesti ou vidé du texte lui-même – présent, lisible et décelable, d'une manière ou d'une autre ». Nous sommes là au cœur du langage haineux et spécifiquement universitaire de l'anti-antisémitisme : il s'agit pour l'intellectuel névrosé de décortiquer la langue de la littérature avec son scalpel sémiotique, et d'englober le moindre bout de vocable récupéré d'un air

dégoûté au bout de sa pince stérilisée dans un écheveau de preuves à charge contre l'écrivain. Le procédé de Prazan est une synecdoque qui tourne à vide. Dans quel contexte la phrase suivante pourrait-elle être seulement supportable, sinon dans une époque comme la nôtre où la critique académique atteint des sommets d'imbécillité militante ? « Il faut donc prendre comme préalable à toute étude sur la question que Céline est antisémite dans *Voyage* et que cet antisémitisme transparaît naturellement quelque part dans son texte et est par conséquent *lisible* ». Quand Prazan veut quelque chose, il l'a. Ce pauvre diable pourrait trouver de l'antisémitisme dans le *Journal* d'Anne Frank si Éric Marty le lui demandait. Passons sur le nombre incroyable de bourdes, de fautes d'orthographe et d'approximations indignes même de tout journal de presse à vocation populaire : on y parle d'Arthur Ganatte (p.108), de la dédicataire « Elisabeth Greg » (véridique !, p.110), du Portugal comme pays méditerranéen (p.144), de « la traversée du *Saghalien* dans *Voyage* » (au lieu de *L'Amiral Bragueton*, p.163), ou encore du « roman » *Bagatelles pour un massacre* (p.106)... Peu importe : l'accumulation d'erreurs de ce type dans une thèse ne peut assurément pas dévoiler l'indigence de pensée de l'impétueux impétrant ; en revanche, il est évident que le néologisme par composition, lui, est un « révélateur sémantique d'idéologie », et écrire : « une vivacité orientalo-fragonarde », ou : « la combinaison commercialo-militaire » (du système économique de la colonisation) montre à l'évidence chez Céline la prégnance d'idées antisémites. Sur cette dernière combinaison néologique, je ne peux que citer Prazan un peu plus longuement : « Le suffixe -o, qui présuppose une conversion ou une évolution du sens originel du premier élément vers le terme qui lui est postposé (le -o final suppose une relation logique avec le terme suivant, un partage du sens qui ampute le terme suffixé d'une partie de son signifié), est ici le facteur d'une dépréciation. On peut alors proposer une lecture purement idéologique de cet adjectif. [...] Ainsi, "commercialo-militaire", c'est aussi ce signifié idéologique incompressible qui concentre ce qu'il y a de plus aberrant et de plus monstrueux dans la société française de l'entre-deux-guerres, telle qu'elle est perçue par Céline. Le terme peut alors, dans cette acception, embrayer sur un réseau de sens où se mélangent corruption, invasion, domination, pouvoir, trafic. Autant de termes qui conjuguent l'idée de la décadence, de la dégénérescence d'une nation non pas essentiellement "juive", mais "enjuivée", c'est-à-dire fondamentalement aryenne, mais dont les valeurs seraient dénaturées par l'infiltration et la contamination de "valeurs" juives ». Tout commentaire supplémentaire de ces idioties copieusement diffusées par les éditions Calmann-Lévy serait une injure faite au lecteur le moins averti.

### **L'anti-antisémitisme religieux : le Nouveau Testament n'est qu'un avatar de la Torah**

La plupart des anti-antisémites considèrent que le christianisme, et plus spécialement l'Évangile selon saint Jean, ou les diverses épîtres de saint Paul, sont les textes fondateurs de la pensée antijuive. L'énormité de ce sophisme est ahurissante : il est probable que sans la vigilance des chrétiens au cours des siècles, plus aucun juif ne serait aujourd'hui vivant pour être en mesure de proférer cette ânerie. Tous les propagandistes de cette délirante haine à rebours ne sont heureusement pas juifs, loin s'en faut. Il faut encore insister ici sur l'absence de toute interdépendance entre l'antisémite et l'anti-antisémite, rigoureusement parallèle à l'anti-corrélation entre le juif et l'antisémite : dans chacun des deux cas, la cible ne se trouve jamais dans le viseur (elle peut être plus petite et située à côté de celui-ci, ou alors, et de manière générale, elle le surpasse et l'englobe), ce qui n'empêche pas le tireur d'appuyer sur la gâchette et de parfois tuer l'objet de sa haine existentielle, par mégarde ou suite à un hoquet douloureux.

Gérard Mordillat et Jérôme Prieur font partie des plus grands anti-antisémites religieux de ce début de vingt-et-unième siècle. Marc-Édouard Nabe a particulièrement bien mis en valeur leur nuisance autosuffisante dans un texte de *J'enfonce le clou*. Le nouvel évangile de ces deux mollasses cathodiques est d'une simplicité anti-biblique : le christianisme est une invention du judaïsme qui a mal tourné. Leur volonté de « désenchanter le texte » des Évangiles cache un désir d'anéantir la vérité du Christ. Tout est aisément démontrable pour ces laborieux du décorticage : Jésus était le chef de file d'une secte juive un peu hétérodoxe, il s'est fait capturer et exécuter par les Romains pour trouble à l'ordre public, et ses paroles ont été amplifiées, démultipliées et surtout déformées par des rebelles antijudaïques menés par Paul (« le premier antisémite de l'histoire moderne »), dans le but de prendre le pouvoir. Leur pote Marek Halter surenchérit gaiement et hardiment : « Le christianisme est une affaire juive, et une affaire juive commence toujours par la famille ! Regardez Marie : c'est le prototype de la bonne mère juive. Elle croit en son fils, elle veut qu'il ait le pouvoir, elle est la seule à être là du début à la fin, alors que les disciples sont des trouillards : lorsqu'il y a danger, on ne les trouve plus ! » La bêtise cosmique de cette assertion est à faire pleurer tous les saints. Une monstruosité aussi dépareillée et atrocement vulgaire que Marek Halter est-elle vraiment sacrée, sous le divin prétexte qu'elle est juive ? Je sais bien que saint Paul a écrit dans sa *Première Epître aux Corinthiens* : « Aussi bien est-ce en un seul Esprit que nous tous avons été baptisés en un seul corps, Juifs ou Grecs, esclaves ou hommes libres, et tous nous avons été abreuvés d'un seul Esprit » [1 Co XII.13], il n'en reste pas moins que le travail est encore de longue haleine avant d'avaliser la diversité et l'unité des charismes...

Comme souvent chez les anti-antisémites, on trouve chez Prieur et Mordillat des retournements de sens à décourager un taureau camarguais. Ils passent une partie de leur temps à reprocher aux chrétiens antisémites (ou supposés tels) d'être rageusement opposés à l'Ancien Testament / ainsi, de *Ring* à *La Presse Littéraire*, il est de bon ton aujourd'hui de dénicher partout où l'on peut la présence massive et mondiale de celto-chrétiens et autres christiques antisémites, tous dépités que Jésus soit juif. Ce fantasme typiquement névrotique signifie à l'évidence, directement et avant toute autre chose, que ce sont eux-mêmes, les anti-antisémites professionnels, qui sont opposés de tout cœur à la beauté rayonnante du Nouveau Testament ! C'est ainsi que nous assistons à des choses aussi incroyables que celle-ci : des représentants de l'Église sont sommés de s'expliquer devant Prieur et Mordillat et de nier toute présence en eux d'esprit antisémite, alors que les deux compères continuent à déverser leurs flots de stupidités blasphématoires contre le Christ, saint Paul et saint Jean ! Cette haine verdâtre des Évangiles révèle au fond une peur paralysante de l'esprit révolutionnaire, quelle que soit son occurrence. Il n'y a pas de hasard si les œuvres de ces journalistes sont relayées par des saloperies endémiques comme *Télérama*, *Le Point* ou *Le Monde Diplomatique* : tout ce beau monde est finement architecturé pour durer, le plus longtemps possible et à tout prix.

L'anti-antisémitisme religieux atteint son point d'orgue avec Bernard Dubourg et son *Invention de Jésus* (particulièrement dans le tome 2 : *La Fabrication du Nouveau Testament*) chez Gallimard. Cet ouvrage prétend prendre les *crédules* (mot cité cinq fois par page) à rebrousse-poil. En effet, il ne s'agit plus de croire en quoi que ce soit, mais de constater que les faits et gestes du Christ et de saint Paul ont été entièrement rédigés par des sectateurs juifs, quelques centaines d'années avant les prétendues naissances de ces soi-disant chrétiens. Le Nouveau Testament ne serait qu'un Protocole d'antiques Sages de Sion ! La référence cabalistique de ces antiques savants serait le *Livre de Josué*, dont l'existence historique serait bien entendu, elle, indiscutable. Ces érudites arguties sont basées sur la lettre et le mot, et leurs valeurs intrinsèques. Cela me fait songer aux critiques littéraires qui ne justifient de la valeur d'un écrivain qu'à partir de sa grammaire ou des mécanismes de sa rhétorique, comme si l'important ne résidait pas dans ce qui est dit ! Je préfère encore lire les conneries de Michael Drosnin, scrutateur des occurrences chiffrées de la Bible et prophète alarmiste de

l'Apocalypse antisioniste. L'humour de ce mathématicien bancal, même s'il est totalement involontaire, est au moins démunie de toute haine spécieusement sous-jacente envers le christianisme.

Le premier à récupérer les théories de Dubourg pour s'en faire un oriflamme est évidemment Stéphane Zagdanski. Dans son livre *De l'antisémitisme*, récemment réédité avec une préface hilarante de mauvaise foi (dans tous les sens du terme), Zagdanski confirme sa position d'anti-antisémite méta-obsessionnel : « Il n'y a pas moins d'antisémitisme en France aujourd'hui que durant l'Occupation, ou qu'à n'importe quel autre moment de l'histoire de ce pays, l'un des plus traditionnellement xénophobes d'Europe ».

Il a raison neuf fois sur dix, mais la contre-vérité contenue au cœur de la dixième phrase est si énorme qu'elle balaie l'édifice des neuf autres comme un château de cartes. Et puis, il ne s'agit pas pour un écrivain d'avoir raison ou tort, encore moins d'être sincère ou non : il s'agit d'être exemplaire, de montrer le scintillement de la lumière du vide. On ne peut certes pas dire de Zagdanski qu'il n'est pas un écrivain ; la réalité est bien plus terrible pour lui : il n'est qu'un écrivain et rien de plus, ce qui est un tout petit peu mieux qu'intellectuel. Il n'a de cesse de désigner quel est le point précis où brille la lumière, il tourne rationnellement autour de cette singularité comme un phalène attiré par la beauté de Dieu, mais il lui est strictement impossible de quitter véritablement son corps concret pour se jeter dans le vortex ascensionnel de l'Amour total. Pas assez intelligent pour comprendre que l'intelligence n'est qu'une marche d'escalier et non pas le sommet d'icelui, il est hanté par une haine fondamentale de l'Idiotie. Cette phobie est parfaitement illustrée par la sentence suivante : « Le judaïsme seul a su ne pas s'abriter en une vulgate populaire accessible sans effort d'interprétation et de méditation. Le plus sage des rabbins comme le plus sot des pratiquants sait que le premier des commandements est l'étude de la Thora ». Aux yeux de Zagdanski, seul l'usage de l'intellect peut permettre d'accéder aux splendeurs de la divinité : on retrouve ici une équivalence de l'importance donnée par Bernard Dubourg au formalisme littéral, à l'herméneutique sémiologique, à l'arithmétique du paragraphe. On série les versets au lieu de les aimer, on interprète les prophéties au lieu de les laisser prendre corps dans son propre sang. Le verbe ne fait jamais chair pour Zagdanski / et pour cause ! Son plus grave handicap est d'être dégoûté par la transe : il n'aime pas lâcher prise ; d'où son rejet de la pornographie, de l'hypnose et de toute immédiateté moléculaire. Malgré les apparences, Zagdanski est un fanatique de l'écran (cette page blanche sur laquelle copulent l'ironie et la psychanalyse). Il n'aime le corps que dans la mesure où il est entièrement contrôlé par la raison : c'est le crime juif (au sens biblique) par excellence. S'il retourne sans cesse à son avantage les critiques d'autoglorification et d'arrogance qui lui sont souvent adressées, c'est parce qu'il est gorgé d'un quant-à-soi qui l'empêche – et il semble que cela soit inguérissable – de s'abîmer dans la débilite cosmique.

Son anti-antisémitisme religieux s'exprime dans une hantise de l'exclusivisme. Le *tsimtsoûm* reposant entièrement sur la création de l'univers par un Vide originel, pulsatile et versicolore, il en déduit que seul le judaïsme est animé par l'amour d'icelui. Du coup, il accuse très justement tout antisémite d'avoir une peur (avouée ou non) du vide. Cette phobie serait particulièrement intéressante à analyser, et il reste à écrire une histoire du Vide et de ses ennemis, sur les plans conceptuel, religieux, scientifique et politique, qui pourrait nous emmener très loin dans la compréhension du monde contemporain. Mais je crains fort que les conclusions de ce travail ne pourraient se situer à l'opposé diamétral des remarques de Zagdanski... Il suffit en effet de s'intéresser cinq minutes à la question, pour réaliser que l'Amour du Vide est inscrit au cœur même du monothéisme, qu'il soit chrétien (de Grégoire de Nysse à Charles de Bovelles), musulman (Dieu Maître du Mystère, *al ghayb*) ou juif ! C'est peut-être même la seule chose qui soit entièrement commune aux trois religions du

Livre, et c'est sa progressive éradication qui permet à la modernité industrielle d'établir son règne apocalyptique.

La conclusion indubitable de l'ouvrage *De l'antisémitisme* est que tout le monde est antisémite, sauf Stéphane Zagdanski. Cette attitude a le mérite de pousser l'anti-antisémite dans ses derniers retranchements : la névrose autarcique mène à la paranoïa, c'est-à-dire à la littérature. Car il est indiscutable que nous avons ici affaire à un véritable livre, logique dans son délire et chatoyant dans son foisonnement.

### **L'anti-antisémitisme politique : la névrose au service d'une nation**

Dans un autre de ses ouvrages, Zagdanski s'exclame : « La France pour moi, dis-je, c'est Paris. Le reste du pays ne m'intéresse pas » (*Pauvre de Gaulle !*, p.548). Mon Dieu, si c'était un Arabe ou un Noir qui avait écrit une chose pareille, quels hurlements auraient aussitôt poussé les chantres de l'intégration... Mais je crois que Zagdanski a depuis changé d'avis, il paraît qu'il laisse traîner ses frusques de temps à autre du côté de Bandol : certains aspects de la province racistissime doivent néanmoins lui plaire un tantinet... Cela me fait songer aux sifflets des supporters israéliens sur *La Marseillaise*, avant le match de football Israël-France en mars 2005 : pas une seule réaction officielle d'aucun côté, Marek Halter et Bernard-Henri Lévy bouche cousue, alors qu'ils s'étaient tant offusqués des sifflets d'algériens quelques mois auparavant...

Le domaine politique est la troisième mamelle de l'anti-antisémitisme. Elle tire les leçons pratiques des pensums universitaires et des démonstrations théologiques : il convient maintenant de se mettre au service d'une nation.

Revenons un instant à Michaël Prazan, parangon du plus obtus des militantismes. Dans son livre déjà évoqué plus haut, il s'en prend longuement à Genet (à la suite de son maître Marty), attisé par sa manie d'idéologiser la littérature. Ainsi, lorsque Genet déclare son amour des miliciens (« J'eus pendant trois ans le bonheur délicat de voir la France terrorisée par des gosses de seize à vingt ans »), Prazan y voit une déclaration d'ordre strictement politique ! Il finit tout de même par distinguer en Genet quelque chose de plus vaste qu'un certain journalisme amoral : l'attrait du Mal sous les apprêts du Beau. Le procédé d'inversion mis en œuvre par Genet est bien plus compliqué que ce que pensent la plupart de ses laudateurs : c'est parce que Genet est principalement un esthète qu'il aime le Mal, puisque le Mal lui semble beau. Rien de social ou de politique en lui ! Sauf que parfois, ce n'est pas le Mal absolu qui l'attire, mais celui que la société occidentale, entièrement obsédée par le Bien économique, désigne à un moment donné comme étant le Mal. Si Genet aime le Palestinien, c'est bien parce qu'il est le Mal aux yeux de la morale sioniste. C'est en ce sens que le rapport entre Genet et la Palestine devrait être relativisé, et non absolutisé comme le fait Prazan : « La bataille des Palestiniens, Genet la cherche et la désire comme un absolu. Une pureté ontologique – la pureté du Mal ». Or, Genet a toujours dit qu'il se désintéresserait totalement de la cause palestinienne le jour où celle-ci aurait gain de cause, prouvant par là que son moteur réside plutôt dans une certaine posture éthique, animée par la recherche et la sublimation de la solitude.

D'une manière générale, Jean Genet n'a pas de discours (au sens intellectuel ou politique du terme). Il est donc absurde de voir dans ses écrits les prémices d'une idéologie générationnelle « tentée par le vertige de la radicalité », et principalement diffusée par les mouvements terroristes issus de pays portant la gênante culpabilité d'avoir été du côté de l'Axe durant la Seconde Guerre mondiale. Genet, père de la Fraction Armée Rouge ? Vaste débat... Et Proust, c'est la grand-mère d'Act-Up ?

Un peu plus loin, Prazan consacre quelques pages à Marc-Édouard Nabe, allant sur sa lancée dans la dénonciation du fameux « complot rouge-brun » à l'œuvre dans les pages de *L'Idiot International*. Il commence par lui reprocher d'user du même genre de néologismes que Céline, prouvant ainsi son rapport avec « l'antisémitisme idéologique ». Pour appuyer son accusation, Prazan se base sur cet extrait de *Rideau* : « La littérature va plus loin que la philosophie. Ludwig Wittgenstein dit : Le monde est tout ce qui arrive, mais c'est Léon Bloy qui rajoute : Tout ce qui arrive est adorable. Tractatus mystico-artisticus ! » Et Prazan de discuter longuement de l'absconsité de ce dernier terme, comme il l'avait déjà fait pour « orientalo-fragonard » avec Céline, ignorant visiblement l'existence du *Tractatus logico-philosophicus* du Socrate viennois ! Un peu plus loin, il reproche à Nabe de citer Saint-Simon, « référent d'une pensée chrétienne et honnête, juste et subversive », alors que l'écrivain ne faisait qu'évoquer le mémorialiste de Louis XIV ! Cela porterait franchement à rire si ces grossières lacunes, introuvables chez le moindre joueur sous-prolétaire de *Qui veut gagner des millions ?*, ne lui servaient de socle pour élaborer une dénonciation en règle, dont la méthode est clairement donnée dans ces deux phrases, après une citation de Nabe contre les médias : « Ici, aucune mention ne fait référence aux Juifs. Pourtant, tout, du point de vue du vocabulaire, de ses connotations, semble déterminé par un discours antijuif ». À l'instar de Zagdanski qui pense que toute attaque de la beauté du Vide (intrinsèquement monothéiste) vise forcément le judaïsme, Prazan estime que toute critique de la bassesse des médias et de l'immonde fripouillerie des journalistes, ne peut être qu'antisémite. Le langage de l'anti-antisémitisme porte ici la névrose paranoïaque à son point critique : si l'antisémite voit un juif caché derrière tout ennemi, l'anti-antisémite voit un antisémite caché derrière toute critique de la pensée dominante, surtout quand elle est sociale ou politique.

Il arrive que des personnes qui s'offusquent de ce que *La Passion du Christ* de Mel Gibson soit très violemment critiquée par les principaux représentants des communautés juives mondiales, ne se livrent l'instant d'après à une apologie radicale de la pensée juive sans se poser une seule question sur la cohérence de leur démarche. Suite aux livres de Sylvain Attal portant sur ce nouvel antisémitisme qui reprocherait aux juifs leur solidarité avec Israël, il est aujourd'hui furieusement à la mode de louer la singularité juive en des termes très droitiers : ils sont les derniers à construire une nation alors que l'Europe verse dans le fédéralisme, et ils sont les derniers à ne pas se mélanger alors que le reste du monde a basculé dans l'idéologie du métissage. Il est très tendance de reprocher aux antisémites d'être passés à gauche, alors que ce sont surtout les anti-antisémites qui sont devenus de droite ! On ne réfléchit jamais à ce qui fait la différence entre l'antiracisme et l'anti-antisémitisme : pourtant, toute personne se réclamant aujourd'hui du deuxième terme récusera absolument le premier, affirmant même que l'antiraciste se situe en première ligne dans la meute des antisémites. Cette distinction n'existait pas dans les années '80, qu'aucun anti-antisémite politique n'évoque curieusement jamais... La création de SOS Racisme par Julien Dray et sa mise sous tutelle par l'UEJF ultra-sioniste sont pourtant des événements fondamentaux pour qui veut comprendre notre époque. J'étais alors lycéen au cœur des Minguettes, ce fameux quartier de Vénissieux qui fit les unes des journaux en tant que première cité de France à envoyer des parpaings et des frigos sur la nuque des flics quand il leur prenait l'envie d'y promener leurs guêtres. Comme toutes les banlieues de l'est lyonnais, elles avaient été ouvrières jusque sous Mitterrand, et ma famille y vivait à peu près convenablement sous l'égide du grand-père puisatier du Frioul et de la grand-mère reine des pastasciuttas. Et puis, les Arabes sont venus, en masse. Un changement de population à 80 % dans une ville n'est pas toujours facile à vivre, surtout quand une organisation d'état comme SOS Racisme vous traite de skinhead quand vous vous plaignez d'une mandale assénée en pleine tronche par un rappeur débonnaire. Pendant plus de dix ans, l'anti-antisémitisme a fermement contrôlé l'antiracisme. L'un des buts de l'affaire était de contrer le communisme, lequel a lâchement baissé les bras



pour se retrouver aujourd'hui en queue de peloton du vote des ouvriers. Un autre but évident était de contrôler les banlieues pour éviter toute émergence de collectifs propalestiniens. Bien sûr, il n'y a jamais eu aucun noir ni arabe parmi les potes : seulement des trotskistes, des militants sionistes et des socialistes, et puis tout un tas de merdes comme Guy Bedos, Pierre Bergé ou Cavanna, dont j'attends la mort collective avec une tranquille assurance. Il faut se souvenir que les anti-antisémites BHL, Max Gallo et Alain Finkielkraut étaient partout présents pour annoncer SOS Racisme comme le modèle d'une conscience nationale lumineuse, basée sur la melting-pote attitude. Vingt ans après, les mêmes anti-antisémites nous expliquent l'abomination de l'anti-racisme, et vantent le désir de pureté d'Israël. Et des milliers d'abrutis les suivent... Dans *Le Point* du 25 mai 2006, Lévy titre son bloc-notes « Avec les catholiques » : il y défend l'Église attaquée par le *Da Vinci Code*, film (et ouvrage) totalement inoffensif dans sa puérilité mystagogique, alors qu'il faisait évidemment partie de la meute hurleuse contre Mel Gibson, et qu'il a passé une grande partie de sa vie à chier sur le catholicisme en tant que terreau de l'antisémitisme... Il y a des milliers d'exemples de ce genre. On pourra se référer à un article jubilatoire publié dans l'inénarrable *Choc du Mois* de juillet 2006, au sein d'un numéro emblématique portant sur la façon dont les intellectuels français mettent le cap à droite. Le supplément culturel de *Minute* se réjouit à bon escient de la faillite éclatante de mai 68, tout en se gardant de toute aveugle jobarderie. Bruno Wieseneck écrit ainsi trois pages définitives (« Néo-réacs, on n'a pas besoin de vous ! ») sur ces anciens gauchistes des années '70, devenus aujourd'hui droitistes par goût du réalisme – et surtout, par un curieux désir irréfragable de sécurité : « Il aura suffi qu'Aziz et Boubakar brûlent leur Safrane et décident soudainement de dégommer des kippas pour qu'ils virent de bord ». Le problème est qu'en faisant semblant d'assumer leurs erreurs passées, ils tiennent absolument à être encore et toujours sur le devant de la scène, arborant leur nouvelle lucidité comme une preuve supérieure d'intelligence. Ils ont enfoncé la tête des ouvriers français sous un fleuve de boue pendant vingt ans, et ils leur donnent aujourd'hui des leçons opposées tout en continuant à se rengorger comme autant de paons aux ocelles fanés. Et, encore une fois, des milliers d'abrutis les suivent... Ces abrutis en question sont souvent sionistes par compassion : ils n'ont jamais déjeuné avec un colon du Golan. La plupart des antisémites fantasment à l'envi sur des ennemis supposés, alors que ces anti-antisémites de l'Internet ont des amis imaginaires. Ils sont du côté d'Israël ou des États-Unis comme on chercherait à faire copain-copain avec un général d'armée ; mais leur existence n'est que souillure de mouche aux yeux de ce dernier. C'est un peu comme ces jeunes d'ultra-droite ou néo-royalistes qui défilaient sous Mitterrand pour la Palestine en portant des keffiehs : quand par hasard, leur monôme croisait une vraie bande d'Arabes, ils pâlissaient de fausse complicité, avant de se débâter hâtivement pour éviter d'avoir la honte. Présentez un lieutenant colonel de Tsahal à un droitiste littéraire anti-antisémite (non-juif, bien sûr) vaticinant sur le web, et vous le verrez vite se couler de malaise tout au fond de sa chemise.

Le problème principal de l'anti-antisémitisme réside dans sa mauvaise foi, sa laideur, sa haine de la littérature, sa propagande universitaire : c'est un mouvement qui sent la commande d'État. Je conseille fortement à ses animateurs de produire enfin une œuvre d'art, ce qui pourrait leur permettre de passer la rampe et d'accéder à une visibilité qui leur serait profitable. En 1945, Bernanos disait que Hitler avait déshonoré l'antisémitisme. J'attends tranquillement, et avec une certaine gourmandise non dénuée de perversion, celui qui saura honorer l'anti-antisémitisme.

**Laurent James, Marseille, 27 juin 2007**